

Dieudonné Gnamankou, *Abraham Hanibal, l'aïeul noir de Pouchkine*, préf. Leonid Arinshtein, Paris-Dakar, Présence Africaine, 1996, 251 p. , ind., bibliog., annexes, ill., ISBN 2-7087-0609-8.

Osons une question digne des jeux télévisés : y a-t-il un lien entre La Fère, aimable chef lieu de canton du département de l'Aisne et le poète Pouchkine ? La réponse est affirmative. De 1720 à 1722, l'école d'artillerie de La Fère abrita l'arrière-grand-père de Pouchkine, le fameux « Maure de Pierre le Grand », Abraham Pétrovitch Hanibal (1696-1781).

Il n'existait aucune monographie en français sur Hanibal, cet illustre aiglon « du nid de Pierre » que de nombreux liens rattachaient à la France. Outre sa formation militaire, Hanibal servit sous l'uniforme français et maniait parfaitement notre langue. L'auteur de cette première étude en langue française est justement un Africain, Dieudonné Gnamankou, russiste béninois. L'idée même du livre lui a été suggérée par M. Jean-Pierre Benoist, Professeur à l'Institut des Langues Orientales.

On lira avec un intérêt constant le récit de la vie d'Abraham Hanibal (que l'A. écrit avec un seul *n*, pour respecter la graphie adoptée par Hanibal lui-même), arraché à sa terre natale, au nord de l'actuel Cameroun, et arrivé en Russie à l'âge de huit ans, fils adoptif puis collaborateur de Pierre I^{er}, qui deviendra général en chef, directeur général des fortifications et chef du corps des ingénieurs. Passionné de mathématiques, Hanibal écrivit à l'usage des élèves ingénieurs les deux volumes de sa *Géométrie pratique et Fortification* (1725-1726). Marié en secondes noces à Christine-

Régine de Schoeberg, issue de la noblesse suédoise, il aura sept enfants dont l'un, Joseph, est le grand-père de Pouchkine. Le récit incorpore d'intéressants documents d'archives et s'appuie, pour le reste, sur les études publiées en russe, en particulier les biographies d'Hanibal par I. Feinberg (Moscou, 1983) et G. Léets (Tallin, 1984), les travaux de N.A. Malevanov, E.S. Paina, N.K. Teletova, A.M. Gordin, l'article de D.D. Blagoï publié dans *Molodaja Gvardija* en 1937 (n° 3), et les beaux travaux de N. Eidelman, sans oublier l'étude de Nabokov « Pouchkine et Hannibal » (1^e éd. : 1962). L'A. a eu l'excellente idée de munir son livre d'une précieuse bibliographie.

La thèse nouvelle de l'A. est qu'Abraham Hanibal ne provenait pas d'Ethiopie, comme l'affirmait en 1899 l'académicien anthropologue et géographe D.N. Anoutchine, mais d'un petit village situé au sud du lac Tchad, nommé Logone. L'A. s'appuie sur la lettre qu'Hanibal adressa en 1742 au Sénat russe : « Je suis originaire d'Afrique, d'illustre noblesse locale. [...] Je suis né sur les terres de mon père dans la ville de Logone ». Il appartiendra à la communauté scientifique de valider la thèse de l'A. Disons prudemment que rien ne semble permettre, dans l'état actuel des connaissances, de l'infirmier.

Cette thèse qui, à première vue, paraît de peu de conséquences, est en fait plus qu'un simple changement de coordonnées géographiques. Gageons qu'elle assurera à l'A. l'honneur envié d'entrer pour toujours dans l'immense et prestigieuse bibliographie pouchkinienne. On ne pourra plus, désormais, parler d'Hanibal sans changer une ligne de sa biographie ou, à tout le moins, se demander s'il y a lieu de la changer. Que cet honneur, qu'envieraient bien des pouchkinistes russes et étrangers, échoie à un jeune chercheur béninois est chose remarquable. Mais il y a plus. En ramenant le lieu de naissance d'Hanibal à l'extrême nord de l'actuel Cameroun, au sud du lac Tchad, l'A. arrache l'aïeul du plus grand poète de Russie aux marches de l'Afrique, pour l'enraciner au cœur même du continent noir. Avec ce changement de méridien, l'ancêtre de Pouchkine cesse d'un coup d'être le « maure » abyssin que l'on présentait toujours, pour redevenir l'authentique Africain qu'il a toujours été. A ce titre, ce travail redonne toute leur valeur aux déclarations de Pouchkine lui-même sur l'origine de sa famille.

Dieudonné Gnamankou ne manque pas de rechercher les motivations secrètes de la « thèse abyssine » de D.N. Anoutchine. Il les découvre dans le racisme de ce savant, racisme qui, à en juger d'après les citations rapportées à la p. 200, ne laisse aucun doute. La thèse abyssine permettait à Anoutchine de dénier à Hanibal ce qu'Aimé Césaire appellera sa « négritude », c'est-à-dire son africanité. Anoutchine, comme bon nombre de ses collègues, rangeait en effet les Abyssins dans la race des « Chamites », ces « peuples blancs qui auraient civilisé le continent africain » (p. 200). On peut toutefois élargir le propos, selon une suggestion qui nous a été faite par le Professeur Roger Comtet. Les Coptes d'Éthiopie, témoins d'une Eglise orientale très ancienne, bénéficiaient de la sympathie déclarée des Russes orthodoxes. Aussi la « théorie abyssine » présentait-elle en plus une avantageuse dimension culturelle et religieuse.

Il n'est pas d'usage d'insister sur l'origine nationale d'un auteur. Ici, pourtant, le fait que l'auteur soit lui-même africain a son importance. Le livre, publié à « Présence africaine », est empreint d'une légitime fierté. Quel extraordinaire destin, en effet, que celui de ce fils de principion africain, devenu général de l'armée russe, acteur riche et honoré de la Russie d'Elisabeth ! Le livre pose donc, indirectement, une autre question : quel rôle a joué dans le destin d'Hanibal le fait qu'il était africain ? L'A. cite Eidelman (p. 189), qui aperçoit dans le choix d'Hanibal par Pierre I^{er} un sens politique. Attaché au seul mérite des personnes, indépendamment de toute considération de classe, de religion, de culture et de race, Pierre I^{er}, en donnant sa chance à Hanibal, avait voulu montrer aux jeunes noblaillons russes qu'un Noir faisait aussi bien et même nettement mieux qu'eux. La thèse est cohérente et paraît recevable, d'autant que Pierre I^{er} avait engagé à son service trois autres Noirs. Faut-il aller plus loin et voir dans l'« augustissime » protection dont bénéficia Hanibal une sorte de manifeste vivant en faveur de l'égalité des races ? Les préjugés raciaux au XVIII^e siècle, que l'on déniche sous les meilleures plumes (même celle de Kant), sont *antérieurs* à leur traduction *racialiste* du XIX^e siècle et à leur camouflage derrière des oripeaux pseudoscientifiques. De même qu'on ne devrait pas parler d'« antisémitisme » avant le XIX^e siècle, mais d'antijudaïsme, de même on doit prendre garde à ne pas parler d'un racisme permanent et identique, qui aurait traversé le temps sous une forme et avec un contenu immuables. Pour paraphraser le

titre du beau livre de Christian Delacampagne, le racisme a été « inventé ».

Regrettons des négligences. L'A. ne prend pas toujours le soin de vérifier l'orthographe originale des noms propres qu'il trouve cités en russe, et donc accommodés selon les règles russes de transcription des noms étrangers : *Löwenhaupt* (ou *Læwenhaupt*), non *Lewenhaupt* (p. 36) ; *Löwenwold* (ou *Læwenwold*), non *Levenwold* (p. 106) ; *La Chétardie*, non *Chétardie* (p. 128) ; *Ruysch*, non *Riouch* (p. 48) ; *Bauer*, non *Baour* (p. 33 et 81) ; *Blumentrost*, non *Blumenstrot* (p. 80), etc. ; des erreurs portent aussi sur les noms russes : *Chafirov* est noté *Chapirov* (p. 70, 237) ; *Boutourline* devient *Bourtouline* (p. 90). Il faut lire *Lucien* dans *Lucein* (p. 78) et, p. 77, *Grotius* dans *Grosčius*, en rétablissant le titre exact *Droit de la paix et de la guerre*. Et pourquoi travestir l'Estonie en... « Estliandie » ? (p. 139). Rappelons que le Pas de Calais désigne le détroit lui-même (p. 48), que Vilnius est la capitale de la Lituanie (p. 85), que la famille du tsar est la famille impériale, non la « famille tsariste » (p. 72, 90) ; que la formule « Qui tue par l'épée périra par l'épée » est une citation (déformée) de saint Matthieu (26 :52) ; que Savva (« l'ancien ») n'est pas le diminutif russe d'Isaac (« celui qui rira ») (p. 152). On regrettera que l'A. n'ait pas traduit en français les cartes anglaises qu'il présente aux p. 21 et 25 ; l'article indéfini dans le titre d'un ouvrage (« une biographie », p. 232) fleure l'anglicisme ; le titre *K biografii A.P. Gannibala* ne signifie pas « Pour une biographie... », mais « Contribution à la biographie... » (p. 232) ; les citations ne sont pas toujours référencées (p. 30, 71, 74, 83). Une relecture attentive aurait permis d'éliminer un bon nombre de ces scories.

Mais ne boudons pas notre plaisir et remercions Dieudonné Gnamankou d'avoir su tracer pour le public francophone un tableau attachant de son héros. Le lecteur découvre les aléas de sa vie, les multiples intrigues et la malveillance qu'il dut affronter, les successions de grâce et de disgrâce ; tout ce que nous pouvons savoir de sa vie privée et publique nous est conté d'une plume alerte. L'A. met en vedette la générosité et, pourrait-on dire, l'humanisme éclairé de cet homme. En 1744, on voit Hanibal obtenir la condamnation du propriétaire auquel il avait affermé ses serfs, au motif que celui-ci leur avait appliqué des châtimens corporels et contrevenu ainsi au contrat qui les proscrivait expressément. En

1755, alors qu'en sa qualité de Chef du Corps des Ingénieurs, il dirige le creusement du canal de Kronstadt, Hanibal aménage un hôpital pour les ouvriers : initiative remarquable pour l'époque.

Le livre que nous donne ici Dieudonné Gnamankou se lit, nous l'avons dit, avec plaisir et intérêt. Souhaitons à son auteur de poursuivre dans cette voie.

Jean Breuillard
Université de Lyon III Jean Moulin,
Faculté des langues,
Département d'études slaves